

pitié va souligner l'acte d'un tel homme encore assez arriéré pour croire à sa religion et la pratiquer ? ou, ce qui est plus grave, quel blâme attend celui qui est encore assez ignorant de l'émancipation humaine pour accepter la dépendance divine ?" Et alors, on n'avance qu'avec la plus grande précaution, regardant de droite et de gauche, l'oreille sans cesse tendue pour savoir d'où viendra l'épigramme, le prétendu bon mot, le soi-disant trait d'esprit, qui aura raison de la dernière velléité de liberté et fera tomber les dernières barrières de la résistance. Telle sera la liberté d'action chez l'esclave du respect humain.

Et la liberté de parole ? Ne la cherchez pas sur les lèvres que ferme le respect humain. Il semble que pour cette fois la paradoxale et fausse définition soit devenue vraie : La parole a été donnée à l'homme pour lui permettre de cacher sa pensée. Eh quoi ! alors que rien n'est plus beau que la parole humaine au service d'une intelligence droite et d'un cœur sincère, alors qu'elle est créée pour nous toucher et nous charmer, pour endormir nos douleurs et exalter nos joies, alors surtout qu'elle est admise au suprême honneur d'exprimer la vérité divine, de la défendre et de la chanter, vous, malheureuse victime du respect humain, vous obligez vos lèvres à trahir leur noble mandat ? Elles sont là, ces lèvres, ne demandant qu'à faire leur devoir ; impatientes de s'ouvrir, elles semblent vous supplier : "Laisse-nous parler, laisse-nous crier le bien, le juste, l'honnête ; laisse-nous clamer les droits imprescriptibles de Dieu et les devoirs primordiaux de l'homme. De quel droit viens-tu nous baillonner ?" Il n'importe ! Ces pauvres lèvres gémissantes, cadennassées par le respect humain, ne connaîtront point la liberté de parole.

Qu'en advient-il, enfin, de la liberté de penser ? De toutes les libertés, notre siècle prétend à celle-ci, comme à la liberté souveraine. Il n'a eu qu'un tort, mais il est impardonnable : c'est de vouloir se libérer de la pensée divine elle-même. Il n'a professé qu'une erreur, mais elle est capitale et sacrilège : c'est de constituer l'homme en fonction de Dieu. Ce n'est là, sans doute, ni le tort de notre peuple, ni l'erreur de notre pays. — Et cependant, ceux qui parmi nous acceptent l'opinion publique, ou l'opinion de plusieurs, ou l'opinion d'un seul, au point d'en faire la règle de leur vie, ceux-là